

1 Samuel 24/ 9-14

Luc 6/ 36-45

1 Tim 2/ 1- 7

Quoi de plus naturel que de juger ? Combien de temps passons nous à nous juger les uns les autres ?

Il est trop gros, elle est très laide, il est paresseux, elle est instable, il est mou, elle est trop excitée. Nous jugeons les choix politiques, religieux, les manières de vivre, de nous habiller, de choisir nos amis, de faire la cuisine, (évaluations sur internet...)

Quelqu'un me racontait cette anecdote. Une personne d'origine maghrébine s'est convertie au catholicisme. Pendant la messe, il y a le moment du geste de paix où chacun se tourne vers son voisin pour faire un geste qui donne la paix. Cela se traduit souvent par une poignée de main. Mais cette personne ne recevait pas de la paix mais du rejet. Les gens hésitaient à lui serrer la main à cause de son origine, et cela la blessait profondément.

Elle se demandait alors ce que veut dire être chrétien pour ces gens là. Le racisme existe partout, sans qu'on veuille le reconnaître. Là aussi, je juge l'autre sur sa couleur de peau, sur son origine. Quand Martin Luther King a lutté pour les droits des noirs américains, beaucoup de confrères pasteurs blancs ont lutté contre lui.

Le jugement a comme fruit l'exclusion. On exclut de façon délibérée, ou bien en préférant être avec d'autres, des mêmes cercles que moi.

Sur quoi je juge ? Sur quels critères ? Le regard que je porte sur l'autre a comme référence ma propre vie, ma propre manière de faire. Mon monde intérieur est l'instance de mes jugements, il en est sa référence et sa mesure.

Dans l'éducation que nous avons reçue, il est bien rare de ne pas s'être senti jugé. Les parents ont un rôle d'éducateur et l'appliquent le mieux possible. Mais il est bien difficile de ne pas enfermer son enfant dans des mots définitifs : « tu es paresseux, tu es insupportable, tu es dissipé » mais aussi dans des mots positifs qui vont l'obliger à être à la hauteur de ces critères : « tu es sage, tu es obéissant... »

Nous avons intégré les règles que nous ont inculquées nos parents. Les critères de jugement nous sont transmis par notre famille. Mais ces lois, nous les avons parfois radicalisées en nous. Qui n'a pas un juge perpétuel dans sa conscience ?

Notre capacité à juger est nécessaire quand nous nous construisons. Elle est peut-être même signe de survie. Juger une situation ou une personne, pour savoir si je suis en danger ou non, si je dois m'échapper ou si je peux rester.

Mais quand on devient adulte, nous avons le devoir de discerner ce qui en nous est jugement stérile sur nous-même, et ce qui nous aide à développer la conscience de nous-même. Quand on devient adulte, nous avons le devoir de faire le tri de ce que nous avons reçu. Car l'éducation à une certaine morale peut nous garder enfermé dans un cadre qui n'est pas celui auquel Jésus nous appelle. Cela peut nous empêcher d'accéder à notre propre personnalité, notre propre vocation.

Le passage de Luc comporte plusieurs images pour expliquer la nécessité de ne pas juger. Mais on trouve aussi des critères de discernement.

Car si juger ne mène à rien, est stérile, on a le devoir de discerner. Juger, c'est croire qu'on peut accéder au Bien et au Mal. Discerner c'est reconnaître ce qui est bon pour nous, ou dangereux.

De plus, ce texte ne donne pas d'injonctions dont le but serait de nouveau des critères de bien ou mal. Il ne dit pas « *il ne faut pas juger car ce n'est pas bien* »

A chacune de ses propositions, il met en scène les deux personnes de la relation. Et le fruit de ne pas juger, est d'abord pour nous-même. : « *ne jugez pas et vous ne serez pas jugés...* »

Une citation trouvée dans la littérature dit : « *Nous nous jugeons sur nos qualités, les autres nous jugent sur nos défauts.* » Une autre de Camus : « *Les gens se dépêchent de juger pour ne pas l'être eux-mêmes.* »

Nos jugements reflètent quelque chose de nous-même que nous ne pouvons pas nous avouer. Par le jugement nous mettons à distance ce qui nous est difficile à accepter de nous-même.

Jésus amorce ce passage en demandant que nous soyons généreux, comme notre Père est généreux avec nous. Généreux avec nous-même et généreux avec les autres. Cela suit la même logique que le commandement d'amour. Si l'on est sévère avec soi-même, alors on risque de l'être aussi avec les autres.

« *C'est la mesure dont vous vous servez qui servira aussi de mesure pour vous* ». Précédemment, il avait parlé d'une bonne mesure, débordante pour parler de la générosité à laquelle on est appelée. Dieu donne sans mesure, alors vous aussi apprenez cette générosité ! La mesure dont Dieu se sert et que Jésus a expérimentée, a son point culminant dans le pardon.

La générosité de notre regard ne se commande pas, mais elle peut se recevoir de Dieu, si nous lui demandons.

Ensuite, nous avons un paragraphe sur l'aveugle qui conduit un aveugle. Encore une question de regard. L'évangile de Matthieu utilise cette image pour parler des pharisiens qui se trompent et qui trompent ceux qui leur font confiance, notamment sur l'obéissance à toutes les lois religieuses.

La question que nous sommes appelés à nous poser, c'est suis-je aveugle ?

Ou plutôt qu'est-ce qui m'aveugle ?

C'est au paragraphe suivant que Jésus va donner la réponse avec une image qui est passée dans le langage courant : « *On voit la paille dans l'œil de son voisin mais pas la poutre dans le sien* »

Pourtant le développement de cette image se fait en deux temps :

Tout d'abord le regard que l'on porte sur autrui. Et ensuite la volonté de retirer ce qu'on voit de mal chez l'autre.

Jésus insiste sur la disproportion entre ce qu'on voit chez l'autre (la paille) et ce qu'on ne veut pas voir chez soi-même (la poutre). Je pense que la prétention à voir mieux que l'autre fait partie de cette disproportion.

Ne pas vouloir enlever ce qui est mauvais est aussi décrit dans la parabole de l'ivraie et du bon grain. On n'a pas à enlever ce que notre jugement nous dicte comme mauvais.

Pourtant, que de fois nous désirons que l'autre change et se défasse de ses mauvaises habitudes ! Dans les familles, au sein du couple, entre amis, entre collègues, il est difficile de ne pas vouloir changer les autres.

Accepter que l'autre est comme il est, différent de moi. Je l'aime pour ses bons côtés, je dois aussi supporter ses côtés qui me dérangent.

En sachant que nous avons aussi la liberté de dire « *cela me dérange, car je n'ai pas l'impression d'être respectée quand tu fais ceci ou cela* ».

Mais c'est la seule chose qu'on puisse dire si cela nous concerne. Pour le reste, on n'a pas prétendre savoir à la place de l'autre ce qui est bon pour lui.

Il faut comprendre que Jésus a été jugé par des personnes qui étaient bien sous tout rapport, des gens respectueux de leur religion. Mais ils ont jugé que Jésus était un usurpateur qui s'emparait du pouvoir de Dieu. Alors le jugement a abouti à sa condamnation à mort.

On a crucifié le messie de Dieu, et on continue à le crucifier à chaque fois que notre jugement encourage à l'exclusion, voire à la vengeance. (Je sépare cela de la justice humaine, qui est indispensable à notre vie en société).

Depuis qu'on sait à quel point on peut se tromper, il nous est demandé de ne pas juger. On fait ce qu'on peut car c'est bien difficile. On fait ce qu'on peut avec nous-même, et avec les autres.

Dans la dernière partie du texte, Jésus nous donne un critère de jugement pour savoir ce qui est bon ou non. Il dit qu'on reconnaît un arbre à son fruit. C'est à dire que nous n'avons pas à juger sur nos principes, mais sur un mouvement de vie. Le bel arbre donne un beau fruit. Ce n'est pas tant la beauté extérieure mais ce que donne l'arbre qui mérite notre attention. Cet exemple m'a souvent aidée à être patiente, pour attendre le fruit, avant de juger la personne.

Je me souviens d'un épisode de Colombo où l'inspecteur était à la fin dans la voiture de l'assassin qu'il venait de dévoiler, et cet homme était chanteur. Une de ses chansons passe à la radio et Colombo dit : *cet homme ne peut pas être foncièrement mauvais s'il est capable d'écrire de telles chansons*.

On arrive ici au cœur : « *l'homme bon, du bon trésor de son cœur tire le bon...ce que dit la bouche, c'est ce qui déborde du cœur* ».

C'est ce qui arrive à David : quand il se voit avec son épée face à Saül endormi, il sent battre son cœur. L'émotion qu'il ressent, lui fait prendre conscience de ce qu'il pourrait faire. Alors il s'arrête, et décide de ne pas céder à la tentation de se venger de Saül qui en veut à sa vie.

Au nom du choix que Dieu avait fait, de le sacrer roi (*le messie de Dieu*), au nom de cette relation particulière, David arrête son bras et ceux de ses compagnons.

La clé est peut-être là, de penser que celui ou celle que j'ai en face de moi est aussi aimé de Dieu. La clé est de garder dans notre regard une place pour le regard du Christ. Amen